

Au fond...

Quand François arriva dans la salle des pendus, un brouhaha inhabituel y régnait. Une rixe, encouragée par les cris hargneux d'un attrouement, opposait deux mineurs de la fosse numéro 9. L'un d'eux avait le nez en sang et de longues taches pourpres maculaient son marcel.

L'autre continuait à le provoquer :

– Viens là ! Approche ! Après le tarbouif, c'est les chicots que je vais t'arranger, moi !

Avant que l'empoignade reprenne de plus belle, des coups de sifflet retentirent. Un porion et des gars de la sécurité accoururent pour séparer les pugilistes et disperser le groupe d'excités qui gesticulaient autour.

Malgré les injonctions du porion, les deux hommes n'arrêtaient pas de s'invectiver. Le chef de chantier dut en venir aux menaces de mise à pied pour qu'ils se taisent enfin. Un calme relatif revint dans la grande salle.

François, qui avait à peine vingt ans, n'était pas choqué par la rudesse des hommes ni par cette violence qui s'exerçait parfois comme un exutoire à des journées trop longues, un labeur harassant, des injustices sociales mal vécues. Il avait déjà rencontré ces manifestations d'exaspération auprès des marins qu'il avait côtoyés sur les chalutiers en Bretagne. Pêcheur en mer avait été son premier travail après son certificat d'études. Mais il avait passé plus de temps à appâter les poissons du contenu de son tube digestif qu'à les pêcher. François souffrait d'un mal de mer pathologique ; passé Ouessant, il déversait ses tripes par-dessus bord. Il fut immanquablement la risée de ses camarades dont il dut essuyer sans broncher les quolibets. Ses patrons successifs le remercièrent sans préavis et sans ménagement. Pour ne pas peser sur le budget familial, il avait quitté sa Bretagne natale pour les mines du Nord où on embauchait facilement. Heureusement pour lui, il n'était pas claustrophobe. Il avait troqué le granite breton contre la houille lensoise pour quelques francs hebdomadaires.

Il tira sur une chaîne qui fit grincer une poulie fixée au plafond pour hisser en hauteur ses vêtements personnels. À la butée, il la fixa à l'aide d'un cadenas sur le cadre métallique d'où partaient une multitude d'autres chaînes similaires à la sienne. Ensuite il se rendit à la lampisterie où il échangea son jeton numéroté contre sa lampe. Lors de son premier jour de travail, le mineur qui l'avait chaperonné avait bien insisté : « N'oublie jamais ta lampe avant de descendre dans le puits ! C'est que comme ça qu'on sait qu't'es au fond ». François se dirigea vers l'ascenseur. Il dut attendre quelques minutes avant d'embarquer dans la cage car on en extirpait un vieux cheval aveugle ramené à la surface après une existence entière sous le plancher des vaches. Affolé, l'animal tournoyait sur lui-même en lançant de temps en temps quelques ruades désespérées. Après cet épisode qui figea sur les visages un masque de compassion triste, le machiniste en charge du mouvement des cages ordonna de mettre les casques. Les mineurs se pressèrent les uns contre les autres dans la cage.

« Bienvenue dans la boîte à sardines, mon gars ! » avait plaisanté son chef d'équipe lorsque François avait fait son baptême du fond.

Il en avait souri intérieurement car ici personne ne connaissait son court et malheureux passé de pêcheur, il ne s'en était pas vanté non plus. La

sardine, c'était lui aujourd'hui, dans cette cage. Le claquement lors de la fermeture de la grille métallique le fit sursauter. Des échanges de coups de sonnettes, dont il n'avait toujours pas assimilé le code, annoncèrent l'imminence de la descente. Le jeune homme n'avait jamais vraiment ressenti d'appréhension à descendre au fond mais l'odeur de sueur qui commençait déjà à mouiller les chemises l'incommodait. Alors il s'imaginait scaphandrier plongeant dans les profondeurs obscures d'une mer inconnue aux abysses accueillants. En fermant les yeux, il arrivait même à croiser des méduses phosphorescentes, des poulpes majestueux ou des baleines à bosse gigantesques d'une agilité déconcertante. Les soubresauts et des coups de sonnettes indiquèrent la fin de la descente.

Au sortir de l'ascenseur chacun alluma sa lampe et rejoignit son équipe. Après plus de vingt minutes de marche dans les galeries, l'équipe de François rejoignit l'équipe déjà présente sur la zone d'abattage. Après les salutations d'usage, les nouveaux arrivants vinrent toucher la cage du canari où était écrit sur un petit panneau « Tant que je siffle, tu es serein ». Chacun adressa alors quelques mots gentils à l'oiseau qui, satisfait de tant d'attention, répondit en bondissant sur ses perchoirs et en congratulant le nouveau groupe de trilles au timbre métallique. Les serins qui accompagnaient les mineurs dans leur progression étaient en général des mâles appelés le plus souvent « le piaf » ou « le jaune ». Les hommes se mirent au travail en sifflotant. La taille se présentait bien car la veine d'exploitation était assez pure et surtout quasiment horizontale. Le piochage allait être une sinécure et le déblaiement un jeu d'enfant. Bientôt on n'entendit plus que les coups des outils sur la roche et les crissements des roues des wagonnets poussés par les rouleurs. François était à la taille. Il avait été embauché comme apprenti haveur. Sa musculature tout comme son tempérament s'étaient affirmés depuis qu'il travaillait au fond. Ses mains déjà calleuses à tirer sur les cordages marins s'étaient très vite habituées aux manches de pioches.

Les visages étaient déjà bien noircis quand fut sifflée par le porion l'heure de la première pause. Un wagonnet couché sur le flanc pour cause de roue défectueuse servit de siège à François et deux autres mineurs.

– C'était quoi la bagarre de ce matin ? s'enquit l'un d'eux.
– Une histoire de femme, pour sûr ! s'aventura un autre.
– Mais non ! C'est à cause d'une dette, précisa un troisième. Qui qui s'est fait refaire le portrait avait emprunté du pognon à l'aut' en jurant de lui rendre sous une quinzaine. L'a pas pu tenir sa promesse le gars car son gosse, il est malade. Le toubib et les médocs, c'est plus cher que not'paye.

Il ponctua sa phrase d'un crachat final sur le sol. Le silence s'imposa comme une réflexion à leur fragilité sociale. Les regards clairs se perdirent dans le vague. Seul au loin leur parvenait le bruit des martèlements de la taille dans une galerie parallèle. À la fin de la pause, leur chef donna de nouvelles directives :

– Bon comme on a bien progressé ici, on va aller épauler l'équipe de la fosse n°4. Ils ont pas la chance de taper dans du beurre comme nous. Allez, en route !

Malgré des râlements de désapprobation, les hommes se levèrent et se mirent en marche, empruntant un réseau complexe de galeries balisées.

Sur les parois suintantes, les ombres projetées par leurs lanternes dansaient de façon saccadée. L'obscurité la plus totale fermait la marche.

Après quelques minutes, le porion s'adressa à François :

– Dis ! Tu peux retourner au front de taille. J'y ai laissé ma besace avec ma gamelle.

Avant que le jeune homme puisse avancer une quelconque réponse, son chef continua :

– T'es jeune, tu vas vite nous rattraper. C'est bon, tu vas te repérer ?

– Oui, je crois, répondit l'apprenti qui voyait là soit encore une épreuve de bizutage soit un nouveau test pour éprouver sa résistance à la peur de se retrouver seul dans la nuit des entrailles de la terre.

– Et n'en profite pas pour t'humecter le gosier de la goutte que j'ai dans ma fiole ! C'est pas de la bibine pour les gamins !

François comprit qu'il n'avait pas le choix, fit donc demi-tour et remonta la galerie, éclairé de sa seule lanterne. Il pressa le pas, trébuchant parfois sur quelques cailloux saillants. Il entendait derrière lui son groupe qui s'éloignait. Arrivé sur la zone d'abattage, il trouva facilement le sac que son chef avait oublié ou fait semblant d'oublier. Il était essoufflé car le chemin montait légèrement vers la zone d'exploitation afin de faciliter le roulement des wagonnets pleins vers le puits. Il prit le temps de s'asseoir un peu et se laissa envelopper par le silence des profondeurs. Brusquement il bondit. Trop de silence ! Un coup d'œil vers la cage. Le canari était étendu raide dans sa mangeoire. De toute sa voix, il cria aussitôt à l'intention de ses camarades qui peut-être pourraient l'entendre grâce à l'écho et l'acoustique des galeries :

– Le piaf est mort ! Il faut remonter ! Le canari est mort !

Il tendit l'oreille mais personne ne lui répondit. Il réitéra son avertissement jusqu'à se casser la voix. Il décida de se diriger au plus vite vers le puits pour y donner l'alerte mais avec cette obscurité et l'éclairage d'une unique lanterne, courir était impossible. Il n'eut pas le temps de faire un pas que la terre se mit à trembler. Les poutres de soutènement craquèrent d'un son macabre et du plafond ébranlé tombèrent poussière et gravas. Stoppé dans son élan, François regarda autour de lui et vit au loin, dans l'enfilade des galeries, une lueur rougeoyante. Il comprit tout de suite. Le grisou ! Quelque part du méthane avait réussi à s'infiltrer et s'était enflammé provoquant une explosion dont les flammes, telle une nuée ardente dévalant la pente d'un volcan, embrasaient les galeries plus vite qu'un cheval au galop. Le coup de grisou, tout comme le coup de vent chez les marins, est un faiseur de veuves. C'était pour se protéger de ces mauvais coups que les mineurs priaient sainte Barbe dans un silence de cathédrale lors de la descente des cages, tout comme les pêcheurs leur saint Goustan en quittant le port.

Survivre ! Ô Dieu, survivre !

Pour caresser le corps d'une femme.

Pour un jour avoir des enfants.

Pour les voir grandir et s'en émerveiller.

Pour laisser le temps dessiner les rides de mon visage.

Pour que les souvenirs s'accumulent.

Pour qu'ils débordent de ma mémoire en évoquant le lointain passé.

Pour que demain ne s'arrête jamais.

Survivre pour respirer tous les matins du monde...

François poussa le lourd wagonnet couché, sur lequel il s'était assis lors de la pause, vers la cloison de la galerie et se lova à l'intérieur de sa benne. À peine avait-il plongé dedans qu'il ressentit le choc du souffle brûlant contre l'épaisse paroi de son abri de fortune. Un bruit infernal de chutes de pierres sur la tôle protectrice s'ensuivit. Le jeune homme, terrifié par ce vacarme assourdissant, se recroquevilla davantage, la tête dans ses bras et les mains sur les oreilles. Il fut surpris de respirer encore quand le calme revint. Tout son corps tremblait. Il resta prostré ainsi, en position fœtale, pendant plus d'une dizaine de minutes. Conscient enfin d'avoir survécu, il tenta de se dégager. L'espace ouvert de la benne avait été plaqué contre la paroi sous l'effet du choc, ce qui lui avait certainement sauvé la vie. Il s'arc-bouta contre la roche et poussa le plus fort possible pour dégager le wagonnet. Ce dernier ne bougea pas d'un pouce. Il était certainement enseveli, au moins en partie, sous les éboulis. François essaya de nouveau en y mettant toutes ses forces, en hurlant de toute son âme. Des larmes se mêlèrent à sa sueur. Le wagonnet était coincé. Ce qui lui avait sauvé la vie s'était refermé sur lui comme un piège et le condamnait. Il regretta de n'avoir avec lui ni sa pioche ni sa lampe.

Dans ce coquillage hermétique enfoui à plus de 300 mètres de profondeur, le jeune Breton se laissa d'abord aller au désespoir. Il pleura comme un enfant, secoué d'énormes sanglots. Puis, à la pensée de la tristesse qu'allaient ressentir ses parents en apprenant sa mort, il s'arrêta net.

« Surtout ne pas gâcher l'eau de mon corps en la laissant s'écouler sur mes joues. Ne pas faciliter la tâche de la Grande Faucheuse. Elle ne m'a pas pris tout à l'heure, elle peut bien attendre encore un peu.» pensa-t-il dans un sursaut d'orgueil.

Il songea à sa lampe : « On allait bien voir qu'elle manque et on partira à ma recherche ».

De cette lanterne venait de naître en lui une petite lueur d'espoir. À la lampisterie on allait avoir les jetons des hommes au fond et les recherches durerait jusqu'à ce qu'on les retrouve... vivants ou morts. Cette lanterne prenait dans son esprit autant d'importance qu'un phare dans la nuit noire pour un marin. Contre lui, il sentit la besace que son chef l'avait envoyé chercher. Il fouilla à l'aveugle son contenu. Dedans, une bougie et une petite boîte d'allumettes lui permirent d'en faire l'inventaire. Il y avait une belle miche de pain à peine entamée, une gamelle renfermant un mélange de pommes de terre et de thon, une gourde remplie d'eau, un crayon de bois, deux feuilles de papier à carreaux sans écriture, la photo d'une jeune femme tenant dans ses bras un bébé et la fameuse fiole de goutte.

« De l'eau-de-vie, se dit-il, pourvu qu'elle porte bien son nom. Enfin, je vais avoir de quoi tenir un peu plus longtemps grâce à ce sac. » Dans son for intérieur, il en remercia son chef et espéra qu'il s'en était sorti ainsi que ses camarades.

De temps en temps, François allumait la bougie pour regarder sa montre. Il voulait savoir si en surface c'était le jour ou la nuit, si c'était l'heure du repas. Il profita de la maigre clarté pour écrire une lettre d'adieu à

ses parents. Sur l'autre feuille, il fit une liste de tout ce qu'il voudrait ou aurait aimé faire. Quand la flamme vacilla, il en avait noirci les deux côtés. Au bout de vingt-quatre heures, il commença à ressentir des douleurs dans le dos et ses jambes étaient ankylosées car il ne pouvait pas les déplier. Après la bougie, il gratta les quelques allumettes qui lui restaient pour consulter sa montre ou pour faire le point sur ses réserves qui s'avérèrent aussi épuisées que lui. Quand la dernière flamme éphémère s'éteignit et que l'obscurité fut définitive, il calcula que cela devait faire presque deux jours qu'il était dans cette prison tapissée de suie. Comme il n'était toujours pas mort asphyxié, il en déduisit que l'air devait passer entre la benne et le mur de la galerie et qu'il succomberait plutôt de faim ou de soif.

Très vite il perdit la notion du temps. Parfois son corps réussissait à somnoler légèrement mais son esprit s'efforçait de maintenir sa vigilance. Il craignait de s'endormir pour son dernier sommeil alors il arpétait dans sa tête les chemins des douaniers qu'il parcourait enfant le long des côtes déchiquetées de Saint-Malo et de Saint-Briac. Comme le flux de la marée montante, il remonta le cours de La Rance jusqu'au village de Saint-Suliac. Il passa ensuite en revue tous les poissons qu'il avait vus frétiller dans les chaluts. Quand il s'aperçut que sa conscience devenait brumeuse, que sa concentration s'étiolait, il se mit à taper la partie métallique de sa montre contre la tôle du wagonnet, régulièrement, inlassablement, tel le tic-tac d'une pendule, tels les battements de son propre cœur...

Métronome exsangue, il battait la mesure de son éternité quand soudain des sons diffus griffèrent, rayèrent la carapace de fer de son sarcophage. Des pics de pioche firent levier pour décoller de la paroi l'ouverture de la benne. Le wagonnet fut tiré et des mains dégagèrent François qui ne tenait pas debout. Des cris de joie éclatèrent. On lui tapota affectueusement le dos et les épaules. De l'eau arriva dans sa gorge qui n'était qu'un brasier desséché. Des bras forts le soulevèrent et l'allongèrent sur une civière dont les porteurs n'étaient autres que les deux mineurs qui s'étaient battus au matin. On l'installa dans la cage d'ascenseur du puits où un infirmier l'ausculta sommairement. Les sonnettes annoncèrent la remontée vers la surface. Après les quelques secousses du départ, il fut presque surpris de la fluidité de l'ascension.

Lui, qui, il y avait à peine une heure, pensait que sa dernière remontée serait directement celle vers les cieux, allait enfin revoir le ciel. Toujours accompagné de ses deux mêmes brancardiers qui semblaient maintenant s'entendre comme des frères, il sourit. Celui au maillot de corps taché de sang et au nez enflé se baissa vers lui, posa sa main sur la sienne et lui dit : « Toi, tu pourras te vanter d'avoir fait le trajet allongé dans la boîte à sardines ! ».

Quand la grille de la cage s'ouvrit, François enfonça ses mains dans les poches de sa veste qui contenaient chacune une feuille. Il chiffonna celle de la poche gauche et serra fort celle de la poche droite qui était sa liste des choses qu'il avait envie de faire au cours du reste de sa vie.

Dieu avait préféré la poche droite...